



HAL
open science

Erasme Préface des Adagiorum collectanea d'Erasme

Tristan Vigliano

► **To cite this version:**

Tristan Vigliano. Erasme Préface des Adagiorum collectanea d'Erasme. Jean-Christophe Saladin. Les Adages d'Erasme, Les Belles Lettres, 2013. halshs-01421010

HAL Id: halshs-01421010

<https://shs.hal.science/halshs-01421010>

Submitted on 2 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Érasme,
préface des *Adagiorum collectanea*¹

[Traduction française par Tristan Vigliano]

Désiré Érasme de Rotterdam à William Mountjoy, Lord illustre entre tous, salut.

Mon cher William. Voici qu'au lieu d'une lettre, discrètement réclamée, votre Érasme vous envoie un volume, et de bonne taille encore... Puisse-t-il être à la hauteur de vos bienfaits à mon égard, à la mesure de l'attachement que je vous porte : ne pas craindre, en un mot, la force de votre jugement ni son exactitude. Car je n'ignore pas combien des mets fort raffinés à l'estime du vulgaire peinent à satisfaire votre palais très délicat : bien loin de moi la certitude que ces pages vous plairont. Non seulement un ongle sévère ne les a point parfaites [491], mais elles n'ont pour le moment pas même reçu la première main [cf. 134 / cf. *Collect.* 774].

Comme je souffrais d'une petite fièvre, moins grave que persistante, qui m'a saisi dès mon départ², je les ai dictées et non écrites. Ce faisant, je trompais mon médecin, qui m'avait intimé l'ordre absolu de ne pas toucher aux livres. Mais je me suis dit, à la suite de Pline³, que le temps qui n'est pas consacré à l'étude est perdu, et n'ai pas cru devoir prendre le risque de laisser la maladie me dérober complètement une si précieuse activité, surtout que je ne vois pas quelles douceurs cette vie peut avoir sans le commerce des lettres. Interrompant des travaux sérieux pour cette étude d'un genre plus délicat, je me suis promené de-ci de-là parmi les jardins variés de la littérature, et j'ai recueilli les plus antiques et les plus remarquables des adages comme des fleurettes de toutes sortes, puis les ai arrangés en une manière de guirlande. Si je m'y suis lancé, c'est que c'était votre vœu, et la requête du prieur Richard Charnock⁴. Dieu immortel, la bonté, la vertu de cet homme ! Au même titre que vous pour la noblesse, il me semble être l'ornement incomparable, l'honneur de la religion britannique. Je pensais d'autre part que ce travail, s'il n'était pas à la gloire de son auteur, ne serait pas cependant sans profit ni agrément pour ses lecteurs : ceux du moins que dégoûte le style trivial de notre époque et qui recherchent une manière de parler plus gracieuse, plus élégante. Je n'étais pas impressionné le moins du monde par ces *oknoï onoï*, ces ânes paresseux [cf. 383], qui se croient nés pour dénigrer les soins d'autrui. Il me suffisait que des jeunes gens bien avisés regardent d'un bon œil cet ouvrage, si modeste qu'il fût. Et s'ils ne l'admiraient pour son grand art, j'étais certain qu'ils l'accueilleraient avec plaisir pour sa très grande utilité.

Pour embellir le discours des grâces de l'enjouement, l'égayer de savantes plaisanteries, lui donner le piquant de l'esprit, le sertir de métaphores variées, l'illustrer de figures de pensées, le fleurir d'allégories et d'allusions diverses, le couvrir des appas de l'ancienneté, y a-t-il rien d'aussi commode que le riche et copieux appareil des proverbes en

¹ Pour citer cette traduction, on se reportera à : Érasme, *Adages*, éd. et trad. dir. par Jean-Christophe Saladin, Paris, Les Belles Lettres, 2013, p. 1-8.

² Érasme séjourna en Angleterre à l'automne 1499. Il fait ici allusion à son retour vers Paris, en janvier 1500. La première édition des *Collectanea Adagiorum* parut vers juin 1500, à Paris, chez Jean Philippi.

³ Pline le Jeune, *Lettres*, 3, 5, 16.

⁴ Ce chanoine augustin était le prieur de St. Mary's College, à Oxford. Lors de son séjour anglais, Érasme bénéficia de son hospitalité.

question ? que ces espèces de provisions dressées chez soi, dans la resserre ? On y puise quand on veut, pour tout usage, de quoi charmer par une transposition habile et justifiée, de quoi piquer au sel de la raillerie, de quoi plaire par une concision pleine de finesse ou réjouir par une finesse qui sait rester concise, de quoi se faire valoir par le néologisme ou l'archaïsme, de quoi séduire par la variété, de quoi flatter d'une plaisante allusion celui qui la saisit, de quoi tirer enfin le lecteur de ses bâillements, par l'obscurité même. Qui ignore d'ailleurs que la principale richesse, le principal plaisir du discours résident dans les sentences, les métaphores, les paraboles, les comparaisons, les exemples, les analogies, les images, et autres figures analogues ? En plus de toujours rehausser l'élocution considérablement, elles contribuent à la parure et à la grâce d'une façon fantastique, dès lors qu'elles sont passées dans le langage courant. Car on écoute volontiers ce que l'on reconnaît, à plus forte raison si l'ancienneté y ajoute son prestige : les adages, comme les vins, prennent du prix avec le temps. Et ils ne servent pas qu'à l'ornement. Ils donnent aussi du nerf, raison pour laquelle Quintilien ne les range pas seulement au nombre des procédés capables de réjouir un juge, au nombre des figures, mais considère que le proverbe fait partie des arguments les plus puissants⁵. Soit qu'on désire persuader. Soit qu'on réfute l'adversaire, par un sarcasme en forme de dicton. Soit qu'on défende sa position. Quoi de plus convaincant que ce que tout le monde dit ? Qui ne serait impressionné par l'accord de tant d'âges, de tant de nations ?

Il se peut que l'amour de mon ouvrage paraisse dicter mes paroles. Mais les faits parlent d'eux-mêmes : quel que soit le genre, plus les auteurs ont excellé, plus ils ont apprécié les proverbes de cette espèce. Est-il rien de plus éloquent au monde que le style de Platon, de plus divin que sa philosophie ? Eh bien, grand dieu ! Sur quels sujets capitaux n'a-t-il pas cependant parsemé ses dialogues d'une foule d'adages ? Comme des petites étoiles ! Aucune comédie ne me plaît tant qu'une discussion philosophique menée par lui... Et Plaute, cette merveille du théâtre, n'en fourmille-t-il pas de toutes parts ? Dit-il rien qu'il n'ait pris au langage courant, ou qui n'ait quitté la scène pour s'y mêler immédiatement ? C'est par cette qualité qu'il mérita le plus d'être égalé à l'éloquence des Muses. Térence, qui l'emporte sur Plaute pour l'adresse, emploie sans doute les proverbes moins souvent, mais il y met plus de recherche. Varron, ce parfait érudit, n'a-t-il pas tant aimé les dictons sarcastiques qu'il en tire les sujets et les titres de ses satires ? De là, qui sont encore cités régulièrement, « l'âne de la lyre » [335 / *Collect.* 125], « apprends à te connaître » [595 / *Collect.* 108], « vieillards deux fois enfants » [*Collect.* 290], « tu ne sais pas ce que réserve la fin de la soirée » [605 / *Collect.* 334], « entre eux se grattent les mulets » [696 / *Collect.* 7]. Enlève à Catulle ses adages, tu lui auras enlevé une bonne part de son humour. Et Horace, poète varié aussi bien qu'ingénieux ? La plupart de ses vers ne sont-ils pas proverbiaux, ou n'ont-ils pas l'allure du proverbe ? Son émule Perse, entre autres figures qu'il lui reprend, a poursuivi cet ornement tant qu'il a pu.

Je passe sur Martial ou sur Ausone, pour en venir à une autre sorte d'écrivains. Un premier indice du soin avec lequel un érudit aux facettes aussi multiples que Pline l'Ancien a recherché ce genre d'ornements se trouve dans sa préface sur l'histoire universelle : ce parangon d'exacitude me semble, pour citer Horace, s'y être souvent gratté la tête, rongé les ongles jusqu'au sang, avoir fait des pieds et des mains [315 / *Collect.* 40], comme on dit, pour qu'elle paraisse écrite dans une veine exempte de toute trivialité et, du départ à l'arrivée [137 / *Collect.* 82], répandu pour cela autant d'adages que possible. Et par ailleurs, dans cette

⁵ Quintilien, *Institutions oratoires*, 5, 11, 41.

œuvre aux proportions très imposantes, il a relevé fort soigneusement tous les proverbes qui se présentent. Ajoutons qu'on vit naître chez les Grecs plusieurs auteurs d'une certaine renommée qui rédigeaient des recueils et s'en firent même une profession, à l'instar d'Apostolios le Byzantin, de Stéphanos, et de Diogénianos. À ce jour, en dehors de leurs noms, je n'ai pu quant à moi trouver d'eux que des fragments, extraits du recueil de Diogénianos, mais à ce point mutilés et dépourvus de toute table des auteurs, de tout index des lieux cités, qu'ils m'ont été d'un mince apport. Chez les Latins, à ma connaissance, personne n'a rien tenté de tel ; mais ce n'est pas qu'à leurs yeux, cela n'en valût pas la peine : pourquoi auraient-ils méprisé cette tâche, eux qui pensaient faire œuvre utile en composant des traités presque trop minutieux, sur telle lettre de l'alphabet, sur l'origine des mots, sur des sujets plus minimes encore ? La preuve : quand un philologue élégant comme Aulu-Gelle, Macrobe son imitateur, mais aussi Donat, Acron et son émule Porphyryon, pour ne rien dire des commentateurs grecs, devinaient un proverbe chez les auteurs, ils voyaient là une trouvaille, non pas de celles que les gamins font dans les fèves en braillant [*Collect.* 130]⁶, mais d'une espèce telle qu'ils se croyaient tenus de la noter d'un astérisque et de la présenter avec un soin particulier. Ils n'étaient pas sans savoir qu'un adage resserré en deux mots jette beaucoup d'obscurité, si le sens en demeure caché, mais qu'il apporte les plus grands éclaircissements, lorsqu'il est expliqué judicieusement. Parmi la multitude d'exemples qui se présenteront à vous de tous côtés, vous n'en voulez qu'un seul ? Voyez « rions d'un rire sardonique » [2401 / *Collect.* 2], que je commente tant bien que mal au tout début. Il se trouve dans la correspondance de Cicéron. Sur quelles fausses pistes, dans quels dédales n'a-t-il pas égaré les interprètes ?

Et si les chrétiens que nous sommes sont plus sensibles à des exemples de chrétiens, je distinguerai Jérôme sans une hésitation. Son érudition est si variée et si profonde que tous les autres ou presque, par rapport à lui, paraissent n'avoir appris ni à nager ni à lire, comme on dit [313 / *Collect.* 641]. Mais sa phrase est si belle, il a tant de gravité et d'énergie, un tel bagage de métaphores et d'allusions que le restant des théologiens passeraient, par comparaison, pour des grenouilles de Sériphos [431 / *Collect.* 303] ! Or, on trouve dans ses livres plus d'adages que dans les comédies de Ménandre. Et comme chez Ménandre, d'une drôlerie extrême ! « Conduire un bœuf se parfumer » [362 / *Collect.* 202], « le chameau a dansé » [1666 / *Collect.* 382], « pour faire un mauvais nœud, il faut chercher un mauvais coin » [105 / *Collect.* 51], « un clou chasse l'autre » [104 / *Collect.* 50], « l'empreinte du bœuf fatigué est plus profonde » [47 / *Collect.* 278], « couvercle digne du chaudron » [972 / *Collect.* 537]. Quant à ces dénominations allégoriques : « un Épicure chrétien »⁷, « un Aristarque de notre temps » [cf. *Collect.* 765]⁸, elles sont à la limite de l'adage. Et l'effort est le même chez Basile.

Mais pour passer aux modernes sans plus tarder, je ne craindrai pas de placer Hermolao Barbaro, Pic de la Mirandole, Ange Politien⁹ parmi les plus grands auteurs qui soient. Car la culture ou l'éloquence de leur temps leur ont si peu suffi qu'ils ont rivalisé, me semble-t-il, avec l'Antiquité. Et je me demande même s'ils ne l'ont pas emporté bien des fois sur les anciens : Pic par une surhumaine fécondité d'esprit, Hermolao par une rigueur

⁶ Proverbe tiré de Plaute, *La Marmite*, 818-819.

⁷ Jérôme, *Contre Jovinien*, 1, 1.

⁸ Pour ce proverbe, voir aussi les prolégomènes des *Adages* (« Aux personnages historiques »).

⁹ Avec Marsile Ficin, les trois plus grands noms de l'humanisme italien dans le dernier quart du Quattrocento.

absolue, Politien par un éclat incroyable dans le style et, serais-je tenté de dire, par une grâce plus qu'athénienne. Ces personnages partageaient un même désir d'échapper autant que possible au style du commun, au style bas, et ne se crurent en mesure d'y arriver qu'en parsemant à tout bout de champ leur propos d'adages très anciens, ainsi que des figures apparentées. Hermolao en raffola tellement qu'il ne redouta point jusqu'au reproche d'une excessive préciosité, comme s'il n'eût rien trouvé savant que quelque adage n'assaisonnât. Politien n'aurait certainement pas mêlé force proverbes à ses miscellanées, dans lesquelles il voulut que tout parût parfait et extraordinaire, s'il avait estimé que c'était là affaire de grammairiens. Mais je ne prolonge pas la liste davantage. Ce que tend à montrer ce relevé trop long, c'est que les raffinements de l'écriture furent proportionnels à un soin extrême porté par les auteurs aux proverbes : pas question, pour nous autres homoncules, de les tenir en mépris.

Mais là-dessus se présentera un Aréopagite, comme on dit, la mine renfrognée [841 / *Collect.* 212]. Il voudra se donner l'air d'un religieux et d'un théologien : l'essentiel de la théologie consiste, de leur point de vue, à jouer du sourcil. D'une voix grondeuse de censeur, il criera contre nous : « éloigne, s'il te plaît, ces niaiseries puérides ; avec de tels apprêts, je fais autant de cas de toute la rhétorique réunie qu'un âne estime l'or [cf. 3738 / cf. *Collect.* 29], qu'un coq prise l'agate¹⁰ ! » Mais soit. Donnons des gages, même à ce genre d'individus, et répondons ainsi à ce critique : « si tu as honte d'être appelé un orateur, tu aspires tout de même à être un sage, un théologien, ou bien à le paraître ? Admettons pour l'instant, ce que personne de sensé n'a jamais cru, que le souci du style n'ait aucune incidence sur le fond. Cette manière de discourir par proverbes a toujours été un trait propre, authentique, spécifique, non pas des orateurs, mais des sages, des prophètes, des théologiens. Et c'est bien là ce qu'ont cherché, parmi tant d'autres, ces anciens philosophes, que nous aurions dû suivre d'aussi près pour le jugement que nous les devançâmes pour la verbosité. De fait : ces aïeux de la sagesse, plutôt que de se délecter d'un bavardage sophistique, ont enfermé dans de très courts adages les augustes mystères de la philosophie, les recouvrant en outre d'une certaine obscurité délibérée, à l'aide de métaphores, d'énigmes, ou d'autres figures équivalentes. Et de toutes parts, on se les arrachait comme s'ils fussent prononcés d'un trépied [690 / *Collect.* 673] ! Et ils volaient de bouche en bouche ! Les chansons populaires les diffusaient, on venait les voir à la porte des temples, sous forme d'inscriptions, et les monuments publics les conservaient à travers toute la Grèce, gravés sur les marbres et dans l'airain : "ne tisonne pas le feu avec l'épée" [2.6 / *Collect.* 100], "apprends à te connaître" [595 / *Collect.* 108], "la faim est la meilleure épice" [1669 / *Collect.* 109], "ce qui est au-dessus de nous ne nous concerne en rien" [569 / cf. *Collect.* 109]. N'as-tu pas remarqué au moins que dans les Saintes Écritures des prophètes hébreux sont rapportés nombre d'adages, au mot près, et que tout leur discours regorge de figures proverbiales ? "Tu t'appuies sur une branche de roseau" [1570], "il n'éteindra pas la mèche qui fume encore"¹¹, "il tombe dans la fosse qu'il a creusée" [52 / *Collect.* 53], "il tomba dans un piège que lui-même avait tendu"¹², et deux mille autres similaires. N'as-tu pas lu, par hasard, que le roi Salomon proposa aux philosophes de Tyr certaines devinettes de cette espèce ? et qu'il en résolut, que ces derniers lui proposaient ? Le simple titre de ce livre rempli de mystères très profonds qu'on appelle les Proverbes de Salomon ne t'a-t-il donc jamais frappé à la lecture ? Le propos analogue de

¹⁰ Phèdre, *Fables*, 3, 12.

¹¹ Isaïe, 42,3.

¹² Proverbes, 26, 27 et Psaumes, 7, 16.

celui qu'on impute à l'Ecclésiaste, ou encore de cet autre qu'on intitule l'Ecclésiastique, n'a-t-il pas attiré ton attention ? Lorsque dans les épîtres des apôtres – car Scot¹³ ne te captive sans doute pas jusqu'à ce point que tu évites de les ouvrir ? – et dans les livres de l'Évangile se présentent en foule des adages : "le chien revient à son vomit" [2413 / *Collect.* 750], "un cochon dans sa bauge pleine de fange" [3262 / cf. *Collect.* 750], "fouetter l'air" [cf. 884], "une cymbale qui retentit"¹⁴, "nous chantâmes pour vous et vous ne dansâtes point"¹⁵, "tu enlèves la paille dans l'œil de ton frère, mais tu as une poutre dans le tien" [cf. 591], "de la même mesure dont vous aurez mesuré, il vous sera mesuré" [cf. 36], "donnera-t-il une pierre pour un pain, un scorpion pour un œuf ?"¹⁶, "des vendeurs d'huile" [cf. 463 / cf. *Collect.* 659]... lors donc que se présentent ces proverbes – à quoi bon tous les recenser ? – ne te vient-il jamais à l'esprit que cette forme du discours n'est pas seulement apprêtée, mais qu'elle a bien plutôt quelque chose de divin, et qui sied à des idées célestes ? Aussi avons-nous bien des raisons de croire qu'en préparant de notre mieux (qu'en incitant, à tout le moins) de jeunes gens studieux à pratiquer cette façon de parler que tant d'auteurs si savants et si saints ont recherchée, et non sans cause, nous nous étions chargé d'une besogne qui n'était ni futile ni inféconde ».

Il reste probablement à expliquer le but que nous avons poursuivi, dans cet ouvrage d'un genre nouveau. À la lecture du titre, d'aucuns se diront aussitôt que j'ai accumulé le plus grand nombre possible de sentences, d'après divers auteurs, et que je les ai réduites en une sorte de lexique : « de tout l'amour triomphe »¹⁷, « tout le monde ne peut pas tout » [1294], « autant de gens, autant d'avis » [207], « il n'est pas d'appui sûr »¹⁸, « la vérité se perd quand on dispute trop »¹⁹. Or, ce n'était pas là mon objectif : la sentence, à mes yeux, ne fait pas le proverbe. Mais je ne pense pas non plus que le proverbe fasse la sentence. « L'envie vise haut comme le feu »²⁰ est une sentence, sans doute : ce n'est pas un proverbe. Inversement : « je navigue dans le port » [46] est un proverbe, mais non une sentence. En revanche, « la vérité est dans le vin » [617 / *Collect.* 354] est une sentence et un proverbe tout à la fois. Pour qu'il y ait proverbe, deux qualités semblent donc requises. La première : que la formule soit remarquable par quelque trait. Ce peut être une métaphore, comme « ruer dans les brancards » [246 / cf. *Collect.* 188] : il y en a à foison. Une allégorie : « Denys à Corinthe » [83 / *Collect.* 737] et « nous autres Troyens avons été » [850 / *Collect.* 17]. Une énigme : « la moitié plus que le tout » [895 / *Collect.* 6]. Ou toute autre figure. Si la tournure est simple, ce peut être enfin une concision plaisante et bienvenue : « chacun est épris de ses propres œuvres » [115 / *Collect.* 297]. La seconde qualité requise est que cette formule soit déjà passée dans le langage le plus courant. Recueillie sur la scène. Issue de l'apophthegme d'un sage quelconque : « Anacharsis maltraite la langue au goût des Athéniens, les Athéniens au goût des Scythes »²¹. Extraite d'un poète : Macrobe écrit que les différents apophthegmes d'Homère, depuis l'Antiquité, se diffusèrent sous forme de proverbes²². Empruntée à la

¹³ Le théologien médiéval Duns Scot, cible favorite des humanistes pour son obscurité. Érasme lui reproche volontiers une exégèse biblique qui passe sous silence les épîtres de saint Paul.

¹⁴ Paul, 1^{ère} Épître aux Corinthiens, 13, 1.

¹⁵ Matthieu, 11, 17.

¹⁶ D'après Luc, 11, 11-12.

¹⁷ Virgile, *Bucoliques*, 10, 69.

¹⁸ Virgile, *Énéide*, 4, 373.

¹⁹ Publilius Syrus, *Sentences*.

²⁰ D'après Politien (*Miscellanées*, I, préface), qui écrit *invidia* et non *livor*.

²¹ Anacharsis, *Lettres*, 1 (éd. Franz Heinrich Reuters, *Die Briefe des Anacharsis*, Berlin, 1963).

²² Macrobe, *Saturnales*, 5, 16, 6.

fable : « cette montagne accouchera d'une souris » [314 / *Collect.* 491]. Reprise par hasard d'une conversation : « je suis porté par un cheval et nourri par un roi » [620 / *Collect.* 364]. Tirée d'un événement inattendu et singulier : « il y a loin de la coupe aux lèvres » [401 / *Collect.* 128]. Adaptée du comportement d'un personnage ou d'un peuple : « le pouvoir d'un Phalaris » [986 / *Collect.* 691], « des Sybarites dans la rue » [1167 / *Collect.* 479]. Nous n'avons pas non plus ramené d'office, au « cordeau blanc » comme on dit [488 / *Collect.* 23], tout ce qui pouvait relever de cette catégorie. Bien au contraire : « ni tout, ni partout, ni par tous » [1316 / *Collect.* 14], conformément à l'adage grec ! Pour commencer, à une ou deux exceptions près, nous avons laissé au vulgaire ses proverbes. Ensuite, nous n'en avons fait figurer aucun qui ne soit très ancien ou qui n'ait quelque grâce remarquable. Nous en avons en outre mentionné le sens et l'emploi le plus brièvement possible, à titre d'indication.

Mais avant de nous mettre à l'ouvrage, fermons maintenant tous les accès à ces espèces de chicaneurs [1519 / *Collect.* 736] : transperçons-les de flèches de tous côtés. S'ils regrettent dans mon recueil le manque d'éloquence, « ce sujet se refuse à l'ornement : c'est assez qu'on l'enseigne »²³. Si pourtant ce style choque parce qu'il paraît trop oratoire, je citerai l'adage : aux narines du porc, la marjolaine pue [cf. 338 / cf. *Collect.* 3]. On demandera de l'ordre ? Aulu-Gelle s'en moquait. On me trouvera trop bref ? La brièveté convient à un commentateur. On dira que je suis trop prolix ? C'est une concession faite à l'ignorance. On me fera grief de mes emprunts ? Qui se fonde sur soi n'écrit pas des adages. On dira quelquefois qu'ils sont passés d'usage ? Mais l'ancienneté donne au proverbe son cachet. Parfois ils déplairont, pour être trop obscurs ? C'est des adages la nature. Trop évidents ? Tu y seras sensible, à défaut de t'instruire. Un peu frivoles, pour certains ? Ceux-là aussi, qui sont pléthore, avaient leur place. Quelques-uns paraîtront sans saveur ? La gemme ne brille pas sur le fumier comme sur l'anneau : ce qui paraît de soi n'avoir pas de saveur, employé à propos, ne manque pas de grâce. Les gens sérieux aimeront moins les adages plaisants ? Les plaisantins goûteront moins les adages sérieux ? On a écrit pour tous sans distinction. S'il semble qu'il en manque : on n'a pris que deux mois pour les dicter, et en étant malade, et occupé à autre chose. S'il semble qu'il y en ait trop : on en a négligé un nombre considérable. Du reste, bien des gens trouveront tout ceci de modeste envergure et de peu d'importance : mais des petites choses résulte quelquefois beaucoup de gloire et de profit. Celui qui réputera certains adages trop sommaires, défectueux encore, n'a qu'à attendre patiemment qu'on y ait mis la dernière main [cf. 134 / cf. *Collect.* 774] : on ne les a donnés que pour tester à moindres frais la destinée future d'un ouvrage nouveau, sans en jeter le sort [cf. 332 / *Collect.* 771] à l'étourdie. Si quelqu'un nous indique nos erreurs, et qu'il le fasse par sympathie à notre égard, nous lui en serons très reconnaissant : si c'est par méchanceté, nous l'écouterons quand même. L'idiot qui blâmera ce qu'il ne saisit point écoutera l'adage tiré d'Apelle : « cordonnier, pas plus haut que la sandale ! » [516 / *Collect.* 153] Quant à celui que tout ici indisposera – nous n'avons pas écrit pour cette personne.

William, mon délicieux ami. Voilà bien une lettre verbeuse ! Et même proverbeuse, puisqu'elle parle de proverbes. Mais je crains d'y avoir oublié un adage très ancien : « rien de trop ! » [596 / *Collect.* 108] Vous êtes déjà repu depuis longtemps et j'ai peur que la suite, « comme le chou réchauffé » [cf. 438 / cf. *Collect.* 20], n'aille vous écœurer. Adieu donc, jeune modèle de noblesse ! Portez-vous bien, comme l'épouse digne de vos mérites, et faites bon accueil à cet avant-goût de l'ouvrage futur. S'il ne vous inspire pas de trop mauvais espoirs, je limerai [*Collect.* 774] davantage les adages que voici et leur apporterai de larges

²³ Manilius, *Astronomiques*, 3, 39.

compléments. Puis j'ajouterai un deuxième livre, que je composerai « en livrant la bataille moi-même » [519 / Collect. 292]. « Allons bon », dites-vous, « tant d'adages ? » Ce ne seront pas des adages, mais des formules très approchantes, auxquelles je sais que vous trouverez bien plus de charmes qu'à celles-ci²⁴. Adieu.

À Paris.

[Texte latin]

Desiderius Erasmus Roterodamus Guilielmo Monioio Comiti cum primis illustri salutem dicit.

En tibi, mi Guilielme, pro epistola verecunde etiam flagitata volumen tuus mittit Erasmus, et quidem justum, utinam autem ejusmodi quod vel tuis in me meritis vel meo erga te studio respondeat, denique quod iudicium istud tuum acre exactumque non extimescat. Neque enim ignoro delicatissimo tuo palato quam vix etiam quae vulgo lautissima videntur satisfaciant; tantum abest, ut haec placitura sint, fiducia, quae non modo ad severum unguem exacta non sunt, verum ne primam quidem manum totam dum acceperunt.

Etenim cum febricula, quae nostram profectionem statim exceperat, afflictaremur, non tam gravi quam diutina, dictavimus haec, non scripsimus, medicum interim fallentes, ne quid omnino librorum attingeremus interminantem. At ego juxta Plinium perire ratus omne id temporis, quod studio non impertiatur, committendum non putavi ut rem tam preciosam morbus sibi totam abriperet, maxime quod sine litterarum commercio non video, quid haec habeat vita suave. Intermissis itaque gravioris operae lucubrationibus, hoc delicatioris studii genere per varios auctorum hortulos vagatus adagiorum vetustissima quaeque maximeque insignia veluti omnigenos flosculos decerpsi et tanquam in sertum concinnavi. Ad quod quidem negotium suscipiendum partim me tum tua voluntas est adhortata, tum Richardi Charnoci antistitis extimulavit oratio, deum immortalem, qua humanitate, qua integritate viri, ut quam tu nobilitatis, tam ille Britannicae religionis unicum ornamentum ac decus mihi videatur; partim quod augurarer hunc meum laborem, si non gloriosum auctori, at certe lecturis, iis utique qui triviali hoc sermone fastidito venustioris politiorisque dictionis essent studiosi, fore nec infrugiferum nec injucundum. Neque me interim ὄκνοι ὄνοι, id est pigri asini, isti qui se carpendae aliorum industriae natos putant, vel tantillum commovebant, modo bonae mentis adolescentes hoc cujuscujusmodi est boni consulerent; quod si non ut multae artis admiraturos, certe ut plurimae frugis libenter amplexuros confidebam.

Quid enim aequae conducit ad orationem vel lepida quadam festivitate venustandam vel eruditis jocis exhilarandam vel urbanitatis sale condiendam vel translationum gemmulis quibusdam distinguendam vel sententiarum luminibus illustrandam vel allegoearum et allusionum flosculis variandam vel antiquitatis illecebris aspergendam, quam hujusmodi paroemiarum divitem copiosamque suppellectilem et tanquam penum quendam extractum domique repositum habere? Unde ad omnem rationem cum velis depromas, quod aut scita aptaque metaphora blandiatur aut dicaci sale mordeat aut acuta brevitate placeat aut brevi acumine delectet aut novitate aut vetustate commendetur aut varietate alliciat aut allusione faceta titillet agnoscentem aut obscuritate demum ipsa lectorem oscitantem expergeficiat. Jam vero quis nescit praecipuas orationis tum opes tum delicias in sententiis, metaphoris, parabolis, paradigmatis, exemplis, similibus, imaginibus atque id genus schematis sitas esse? Quae cum semper vehementer honestant dictionem, tum incredibilem adferunt ornatum et gratiam, quoties jam communi consensu recepta in vulgi sermonem abierunt.

²⁴ Sans doute est-il ici question du *De duplici copia verborum ac rerum*, qui paraîtra en 1512.

Libenter enim audit quisque quod agnoscit, maxime vero, si vetustatis commendatio quaedam accedat, si quidem adagia non aliter quam vina ab aetate pretium accipiunt. Neque ad cultum modo faciunt, nervos quoque non minus juvant, eoque Fabius ea non solum in iis numerat, quibus exhilaretur iudex, et in figuris, sed inter argumenta paroemiam plurimum valere putat, sive fidem facere cupias, sive adversarium proverbiali dicitio repellas, sive tua munias. Quid enim probabilius quam quod nemo non dicit? Quem tot aetatum, tot nationum consensus non permoveat?

Allegata haec a me operis amore videantur, nisi res ipsa clamat ex auctorum omni genere, ut quisque maxime praecelluit, ita proverbii hujusmodi maxime fuisse delectatum. Jam primum quid habet orbis Platonis vel oratione facundius vel philosophia divinius? At is dialogos suos, bone Deus, quantis de rebus, tamen crebris adagiis veluti stellulis quibusdam interspersit, ut me quidem nulla perinde comoedia ut hujus philosophi disputatio delectet. Tum Plautus, unicae theatri deliciae, quam ubique scatet adagiis, quam prope nihil dicit, quod non aut a vulgi sermone sumpserit aut statim de proscaenio in vulgi sermonem cesserit, ut hac potissimum virtute Musarum eloquio meruerit aequari. Terentius artificio Plauto superior non tam passim quidem proverbii utitur, sed exquisitioribus. An non M. Varro, vir undecunque doctissimus, proverbialibus dicitio adeo est delectatus, ut Satyrarum suarum tum argumenta tum inscriptiones non aliunde petiverit? E quibus subinde citantur adhuc illae: Ὅνως λύρακι, Γνωθι σεαυτόν, Δίς παῖδες γέροντες et Nescis quid serus vesper vehat et Mutuum muli scabunt. Catullo sua adagia adime, et leporis bonam partem ademeris. Quid? Horatii poetae tum varii tum acuti nonne plerique versus aut proverbiales sunt aut proverbii faciem habent? Hujus aemulator Persius cum ceteras illius figuras tum hoc decus pro viribus affectavit.

Atque ut Martiale Ausonioque praetermissis ad aliud auctorum genus veniam: Plinius Secundus, tam multijuga vir doctrina, quam studiose sit hoc genus ornatus secutus, indicio fuerit vel praefatio illa in Historiam mundi, in qua scribenda homo diligentissimus mihi videtur (juxta Flaccum) saepe caput scabuisse vivosque ungues arrosisse ac manibus pedibusque (quod dici solet) annisus, ut ea quam minime triviali vena scripta videretur, eoque a capite ad calcem usque quam plurimis adagiis respersisse, vel illud, quod in amplissimo illo opere proverbialia, si qua incidunt, non indiligenter annotavit. Adde huc, quod apud Graecos complures extiterunt non obscuri nominis auctores qui proverbiorum collectanea vel ex professo conscripserunt, veluti Apostolius Byzantius, Stephanus, Diogenianus. Quorum nos quidem praeter nomina nihil adhuc nancisci quivimus nisi ex Diogeniani collectaneis fragmenta quaedam, verum adeo mutila adeoque nuda nulla auctorum nomenclatura, nullis locorum indiciis, ut ex his nobis non multum accesserit. Porro apud Latinos nemo quidem ante nos (quod sciam) hujusmodi negotium tentavit, non quod operae pretium non putarint; cur enim istud contempserint ii, qui de singulis litteris, de verborum etymologia deque rebus etiam levioribus anxie propemodum scribentes operae pretium se facere existimabant? Ceterum quam non contempserint, vel hinc collige, quod eleganti litteratura vir A. Gellius hujusque aemulus Macrobius, praeterea Donatus, Acron cum aemulatore Porphyryone, ut Graecos interim commentatores taceam, si quando in auctoribus proverbium subesse senserunt, non quod pueri clamitant in faba se repperisse sunt arbitrati, sed quod velut asterisco praenotandum diligentiusque explicandum judicarent, utpote qui non ignorarent saepenumero fieri, ut duobus verbis comprehensum adagium multum tenebrarum adferret, si latuisset, plurimum vero lucis, si scite fuisset explicatum. Hic si exemplorum, quae tibi passim occurrent plurima, unum aliquod requiris, en tibi statim in fronte a nobis utcunque enarratum Rideamus γέλωτα Σαρδόνιον, id quod est in epistolis Tullianis, in quas ambages, in quem errorum labyrinthum enarratores mittit?

Quod si Christiani Christianorum exemplis magis tangimur, non dubitaverim Hieronymum unum pro multis objicere; cujus tam varia tamque recondita est eruditio, ut caeteri pene ad hunc neque natate (quod dicitur) neque litteras didicisse videantur; tanta rursus phrasis, tantum ponderis et acrimoniae, tam densa multiplexque translationum et allusionum supellex, ut cum hoc compositos

reliquos theologos raras Seriphias dixeris. At in hujus libris plus adagiorum quam vel in Menandri comoediis inveneris, et quidem lepidissima, veluti illa : Bovem ducit ad ceroma, Camelus saltavit, Malo nodo malus quaerendus cuneus, Clavum clavo trudere, Bos lassus fortius figit pedem, Dignum patella cooperulum. Tum allegoricae illae nominationes Epicurus Christianus, nostri temporis Aristarchus, ad adagiorum naturam quam proxime accedunt. Neque dissimile Basilio studium fuisse video.

Sed ut ad neotericos nostra festinet oratio, non verebor Hermolaum Barbarum, Picum Mirandulanum, Angelum Politianum vel in maximis auctoribus ponere. Qui suorum temporum vel doctrina vel eloquentia adeo non fuere contenti, ut mihi cum antiquitate certamen sumpsisse videantur et haud scio an veterum permultos praecesserint. Picus quidem divina quadam ingenii felicitate, Hermolaus absoluta diligentia, Politianus nitore incredibili Venereque prope dixerim plus quam Attica. Iis viris cum esset commune studium, ut a vulgi, hoc est sordido, sermone quam possent longissime abessent, id ita demum se consecuturos putarunt, si priscis adagiis iisque schematis, quae cum hoc genere cognitionem habent quandam, orationem passim aspersissent. Quorum Hermolaus usque adeo impense fuit studiosus, ut nec affectationis quidem immodicae reprehensionem metuerit, tanquam nihil eruditum arbitratus, quod non adagio aliquo condiretur ; Politianus Miscellaneis suis, in quibus nihil non exactum et insigne voluit videri, neutiquam miscuisset pleraque proverbia, si id grammatarum negotium esse judicavisset. Verum ne longius catalogum proferam, huc omnis haec tam verbosa recensio spectat, ut quisque auctorum exquisitissime scripsit, ita paroemiarum quam maximam curam habuisse, ne nos homunculi contemnendas putaremus.

At exorietur interea tristis (ut aiunt) Areopagita quispiam, qui se religiosulum videri velit et theologum, quando bonam theologiae partem in superciliis sedere putant, statimque patrua censoriaque voce nobis obstrepens : "Apage sis", inquiet, "nugas istas pueriles ; nos cum fucis istiusmodi vel universam rhetoricen tanti omnino facimus quanti aut asinus aurum aut gallus iaspidem". Age placemus et hoc hominum genus huicque objurgatori hunc in modum respondeamus : "Si te rhetoricum hominem pudet appellari, at sapiens, at theologus optas tum esse tum videri. Fac interim (quod nemo, cui quidem pectus sapit, sensit) sermonis curam nihil ad rem pertinere ; verum hoc proverbiosum orationis genus non oratoribus sed sapientibus, prophetis, theologis vel proprium germanumque ac peculiare semper fuit. Neque omnino aliud ex tam multis sunt secuti veteres illi σοφοί, quos utinam non tanto intervallo sapientia sequeremur, quanto loquacitate praecessimus. Nimirum ii sapientiae progenitores sophistica garrulitate in tantum non sunt delectati, ut veneranda illa philosophiae mysteria brevissimis quibusdam adagiis incluserint, non nihil etiam obscuritatis dedita opera aspergentes, adhibita aut metaphora aut aenigmate aut alio id genus schemate. Eaque non aliter quam de tripode prolata passim arripiebantur perque omnium ora volitabant, cantionibus vulgaribus celebrabantur, pro templorum foribus inscripta visitabantur perque omnem Graeciam marmoribus atque in aes incisa publicis monumentis servabantur. Quo de genere sunt illa : Ignem gladio ne fodias, Nosce teipsum, Optimum condimentum fames, Quae supra nos, nihil ad nos. An hoc saltem non animadvertisti, in Hebraeorum prophetarum arcanis litteris non pauca adagia et nominatim referri totamque illorum orationem proverbialibus figuris scatere ? Veluti hujusmodi : Baculo arundineo inniteris, Linum fumigans non extinguet, In foveam incidit quam fecit, In laqueum incidit quem tetenderat et id genus bismille. An non legisti Salomonem regem Tyri philosophis ex hoc genere et proposuisse nonnulla et ab illis proposita dissolvisse ? An non illius libri, quem Salomonis Proverbia nominant, altissimis mysteriis referti vel inscriptio ipsa commovit unquam legentem ? An non Ecclesiastae quem vocant et item alterius, quem Ecclesiasticum dicunt, simile argumentum admonuit ? Cumque in apostolicis litteris (neque enim usque adeo Scotus te capit, opinor, ut has non attingas) cumque etiam in Evangelicis libris adagia frequenter occurrant, nempe haec : Canis reversus ad vomitum, Sus in volutabro luti, Aerem verberans, Cymbalum tinniens, Cecinimus vobis et non

saltastis, Festucam de fratris oculo educis ipse trabem in oculo habens, Qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis, Numquid pro pane lapidem, pro ovo scorpium dabit ? et Oleum vendentes – cum haec, inquam (quid enim omnia recenseam ?) occurrunt, nunquamne tibi venit in mentem hoc genus sermonis non fucos tantum, sed divinum quiddam potius habere et caelestibus rebus accommodatum ? Quare multis de causis neque futilem neque sterilem laborem nobis suscepisse videbamur, si ad hanc sermonis rationem, quam non sine causa tot tam eruditi tamque divini auctores sunt secuti, studiosos adolescentes pro nostra virili aut instrueremus aut certe excitaremus”. His opinor rationibus censor ille placatus aut nobis accedet aut saltem molestus esse desinet.

Reliquum esse puto, ut in opere novo, quid secuti simus, rationem reddamus. Erunt fortasse, qui lecta statim inscriptione conjicient me indocto labore quam plurimas sententias ex auctoribus hinc inde congestas velut in lexicon retulisse. Quod genus sunt : Omnia vincit amor, Non omnia possumus omnes, Quot homines tot sententiae, Nusquam tuta fides, Nimum altercando veritas amittitur. Non istuc spectavimus ; neque enim quod sententia sit, id continuo paroemiam putamus ; rursus quod paroemia, non protinus sententiam arbitramur. Quemadmodum Livor velut ignis alta petit, sententia quidem est, non proverbium ; contra Ego in portu navigo ut proverbium est, ita non est sententia. At In vino veritas pariter et sententia est et proverbium. Ergo duo quaedam ad hoc requiri videntur, ut paroemia sit : Alterum, ut aliqua re sit insignita clausula, aut translatione ut Contra stimulum calces, quae maxima turba est, aut allegoria ut Dionysius Corinthi et Fuimus Troes, aut aenigmate ut Dimidium plus toto, aut alia quavis figura, aut brevitate denique lepida commodaque, si simplex sit figura, ut Suum cuique pulchrum. Alterum, ut ea jam in frequentem omnium sermonem abierit aut theatro excepta aut a sapientis alicujus apothegmate nata, quod genus est illud Anacharsis apud Athenienses soloecismum facit, Athenienses apud Scythas, aut e poeta quopiam decantata (scribit enim Macrobius Homeri singula apophthegmata proverbiorum vice antiquitus celebrata fuisse), aut ex apologo sumpta veluti

Parturient montes, nascetur ridiculus mus,
aut ex sermone cujuspian forte recepta ut Equus me portat, rex alit, aut ex eventu aliquo novo et insigni tracta sicuti illud :

Multa cadunt inter calicem supremaque labra,
aut ex hominis gentisve moribus translata veluti Phalaridis imperium et Sybaritae per plateam. Neque statim quaecunque hujus essent generis, alba (ut dicitur) amussi converrimus, immo vero juxta Graecum adagium nec omnia nec passim nec ab omnibus. Primum vulgo sua reliquimus, uno aut altero exceptis ; deinde nullum ascripsimus, quod non priscum, non aliqua gratia insignitum. Ad haec quam potui brevissime sensum et usum tanquam digito indicavimus.

Sed jam priusquam negotium aggrediamur, vitiligatoribus istis omnes aditus tanquam praefixis undique pinnis praesequamur. Qui si in his meis Collectaneis eloquentiam desiderabunt,

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

Si quos et hic sermo ut nimum rhetoricus offendet, adagium objiciam Et sui putere amaricinum. Ordinem requirit aliquis : non curavit Gellius. Brevior videbor alicui : decet brevitatem annotatorem. Dicar verbosior : datum est hoc imperitioribus. Aliena scribere culpabor : qui sua scribit, non scribit adagia. Obsoleta quaedam dicuntur : at vetustas paroemiam commendat. Quaedam ut obscuriora displicebunt : haec est adagiorum natura. Apertiora quaedam : admoneberis, si non disces. Levicula nonnulla : est et his in magna turba locus. Frigere quaequam videbuntur : non fulget gemma in sterquilinio, quod in anulo ; quae per se frigida videntur, in loco adhibita gratiam habent. Serii ridiculis, jocosii seriis minus delectabuntur : scripsimus vulgo. Pauciora si cui videbuntur ista, bimestri dictatiuncula contraximus, tum validudinarii, denique aliud agentes. Rursum si cui nimis multa, at non pauca praetermisimus. Nec deerunt quibus totum hoc humile minutumque videatur : est et parvis e rebus nonnunquam maxima tum laus tum utilitas. Nudiora quaedam adhuc ac

destituta qui dicet, is extremam manum patienter expectet. Hoc enim ea consilio emisimus, ut novi operis quis esset genius futurus, non maximo sumptu levioere alea jacta periculum faceremus. Si quis errata nostra indicabit, si quidem studio nostri faciet, multam a nobis feret gratiam; sin malitia, tamen audietur. Qui stolidè quae non intelligit reprehendet, Apelleum adagium audiet: Ne sutor ultra crepidam. Erit cui nihil hic placebit: non scripsimus illi.

Habes, Guilielme suavissime, epistolam verbosam et proverbiosam, nempe de proverbiiis. In qua veremur, ne vetustissimi adagii simus obliti, Nihil nimis, tuque jamdudum adagiorum satur ad reliqua non aliter quam ad cramben recoctam sis nauseaturus. Vale igitur, generosissime adolescens, cum te digna conjuge, et hoc operis futuri degustamentum aequi bonique consulito. De quo si non pessime sperabis, iis ipsis, quae vides, accuratius elimatis non pauca adjiciemus. Deinde alterum librum addemus, nostro quidem Marte conscriptum. Hui, tantum adagiorum, inquis? Non erunt adagia, sed adagiis simillima, quae scio te his multo magis delectabunt. Vale. Parisiis.